

Joséphine

Elle était née d'un autre siècle, en 1892, c'est en 1912 qu'elle donna le jour à mon père. Elle aurait assisté à ma naissance, vingt ans plus tard, si elle n'avait été fâchée avec son fils, mais surtout avec « Mélanie l'Italienne », sa bru qu'elle déteste et qui le lui rend bien. Il est loin le temps où elle associait papa et maman lorsqu'elle chantait : « *Milot partage les baisers de Ninie, sous les ponts de Paris* ».

Une autre chanson dit : « *Elle avait la taille fine Joséphine, Joséphine* ». Que nenni ! Lorsque je remarquai sa silhouette, vers la fin des années trente, elle m'apparut dans une plantureuse quarantaine.

Est-ce à cause de mon origine à demi italienne qu'elle est si sévère avec moi – aversion sans doute avivée par le souvenir d'Aldo... – ou parce que je ressemble trop à son fils, qui, suivant les circonstances, est un bel homme, un sale fils ou un salaud. Pour laquelle de ces raisons ne m'aime-t-elle pas ?

Joséphine Reine, que mon père appelle « la Reine », habite Voujeaucourt dans le Doubs, à plus de vingt kilomètres. Probablement, dans le but de se faire pardonner la dernière et systématique dispute avec son fils, elle

nous rend des visites-surprises. À bicyclette, tractant une remorque, elle apporte des provisions : des pommes de terre payées un petit sou de moins qu'ici, à Valdoie, un poulet ou un lapin acheté directement à la ferme, des petits pois et des haricots verts mis en bouteilles et stérilisés dans une lessiveuse à champignons, en tôle galvanisée de chez Japy où elle travaille. D'autres bouteilles suivent, mais de vin celles-là. Joséphine apporte également de la haine pour ma mère et la famille de celle-ci, aversion qui déteint sur sa propre descendance, aussi préférons-nous nous tenir à l'écart. De nature méchante, n'a-t-elle pas un jour versé par la fenêtre de l'étage, un seau d'eau sur la tête de mon oncle Pietro, alors qu'il venait gentiment, comme à son habitude, voir ses neveux avec des bonbons plein les poches ? À nous, les trois gosses, elle dispense généreusement, de ses mains calleuses d'ouvrière d'usine rongées par l'acide de décapage, des fessées à nu, dès que son fils a tourné le dos.

Je la déteste. Sa présence fait fuir maman chez grand'ma Milena. Le chef de famille abandonne les femmes à leurs différends ou prend parti pour sa mère. Il laisse à son aîné le soin de changer les langes de sa sœur lorsque les deux femmes ont quitté la place.

Joséphine est l'incarnation de la querelle. Elle reproche à son fils d'avoir pioché dans son porte-monnaie quand il était enfant, d'avoir volé du sucre. Futilités dont il n'a plus souvenance. Lui la blâme de l'avoir abandonné *étant gosse*. En début de soirée, leurs verres s'entrechoquent puis le ton monte. Leurs éclats de voix me clouent dans mon lit, frissonnant de peur. J'entends baisser le niveau de la bouteille.

Au petit jour, Émile part pour l'usine. En l'absence de maman, la responsabilité de la progéniture passe entre

les mains de Joséphine qui pousse la perversité jusqu'à supprimer mon goûter, sous le fallacieux prétexte qu'une minute avant l'heure ou après l'heure, ce n'est pas l'heure. Obligatoirement celle du réveil sur le buffet. La seule preuve étant l'horloge de la mairie, il m'est difficile d'être ponctuel. Je décide de me venger. Ne pouvant affronter ce Goliath en jupon, il me faut trouver une solution efficace, mais discrète. Elle m'est indirectement suggérée par Jeannot qui, soucieux de satisfaire une velléité de revanche à mon encontre, a la géniale idée de me glisser des graines d'églantier dans le dos. Aussi, ces barbes urticantes, plus connues sous le nom de poil à gratter ou *gratte-cul*, se retrouvent-elles dans la chemise de nuit de Joséphine...

L'effet de mes scélérates représailles, démangeaisons provoquant des tortillements qu'elle aurait voulu discrets et que j'étais seul à pouvoir apprécier, persistait bien au-delà de la durée d'un goûter. Surtout lorsqu'il avait été supprimé.

Mazef

À la rentrée, je vais à l'école de la rue de Châteaudun, proche de la rue de Toulouse. J'y suis bien. Je me suis fait des copains et le maître nous distribue deux biscuits vitaminés avant la récré du matin. Il est gentil avec moi parce que, à son signal, je peux rester parfaitement immobile, bras croisés, pendant dix minutes. En guise de bon point, il accorde deux biscuits de plus au gagnant du concours. Les vrais bons points que je récolte par ailleurs, je les échange contre les deux biscuits de Baudoin, un copain dont le père « de la haute », selon le mien, est *ing'méc* à l'Alsthom. Lui, Baudoin, est récompensé par son père et moi je suis récompensé par Baudoin. Mon père à moi se fiche éperdument des bons points et des images qu'ils peuvent rapporter. Moi aussi d'ailleurs. Mais pas des biscuits !

À côté de moi, à la même table, il y a Mazefopoulos, aux cheveux noirs souvent mal peignés, dont les parents sont grecs. Il habite dans ma rue. Nous sommes inséparables. Un jour le maître lui demande :

« Mazef, avec quoi t'es-tu peigné ce matin ?

— Avec les pattes du réveil m'sieur », qu'il a le culot de lui répondre.

Le maître se lève brusquement. Bousculant sa chaise, il s'approche de notre table sans se presser, le visage grave. Je n'ose pas le regarder tellement j'ai peur pour Mazef. Mais je comprends la colère de l'institut. Si je répondais comme ça à mon père, ce serait le grand jeu avec prolongations. Mon ami s'est tassé sur son banc, sur notre banc que je sens vibrer. Le justicier s'arrête devant nous. Immobile, il regarde longuement le malappris puis lève lentement la main à hauteur de la poche de poitrine de sa blouse, plonge l'index et le majeur dans l'ouverture pour en sortir un petit peigne blanc qu'il tend à Mazef :

« Tiens, peigne-toi avec ça. Ça s'appelle un peigne ! C'est plus pratique que les pattes d'un réveil. »

Cinq secondes de silence puis toute la classe explose de rire, sauf Mazef bien entendu ; et moi parce que je suis trop coincé.

Dès lors, mon petit copain Mazefopoulos est l'élève le mieux coiffé de la classe, grâce à un peigne, long et noir celui-là, qu'il emprunte à sa mère. Il me le prête parfois. Mais rien qu'à moi : « Parce que toi, tu n'as pas rigolé », m'a-t-il assuré.

C'est curieux, je constate que mes meilleurs amis sont des fils d'étrangers récemment immigrés en France. À Valdoie, dans la rue de la Savou, il y avait Astranick, un Arménien que sa mère appelait à tout bout de champ « Asss — traaa — niïick ! » d'une voix si stridente que les voisins traquaient Astranick dans tous les recoins pour le renvoyer chez lui. Il y avait aussi Carol, mon « Zorro » tchécoslovaque et son grand frère Stephy, super-Zorro pour nous deux. À Belfort il y a Serge. Par son nom en ...*tieff*, je pense qu'il est d'origine russe. C'est celui qui m'a *joué un tour de cochon* en proposant d'assumer le rôle de banquier

pour nous deux. : « Afin que ton père ne tombe pas sur tes sous », m'avait-il dit. Il a tellement pris soin de mes cinq francs, péniblement amassés, que je ne les ai jamais revus. Et, bien sûr, maintenant il y a Mazef, mon meilleur ami. Aucun copain italien. Interdit.

Un jour, Mazef me rendit la monnaie de ma pièce. Comme à l'accoutumée, à midi, en rentrant de l'école, je mets le repas à réchauffer sur le gaz. Pendant ce temps, je m'occupe de d'autres corvées : balayer les chambres et la cuisine, passer la brosse à reluire sur les mètres carrés de parquet assignés la veille par le grand chambellan, mettre la table – trois couverts parce que mon frère déjeune à son école. Je n'oublie pas la marmite sur la gazinière. Aujourd'hui, je vérifie régulièrement que la potée aux choux et pommes de terre chauffe normalement sans coller. À chaque contrôle de température, je goûte consciencieusement un infime morceau de patate ; parce que moi le chou... je n'aime pas trop.

Si j'avais bien contrôlé la température de la potée, mon père se mit en devoir d'en contrôler le contenu dès son retour :

« Il manque deux morceaux de patate ! »

Patatras, boum ! Ça y est, ça va être ma fête ! Eh bien non. Pour ne pas déplaire à sa nouvelle femme, je pense, je suis puni mais pas battu. Privé de pommes de terre, je dois me contenter de chou. Je trouve la sanction très douce, mais c'est sans compter sur son machiavélisme.

— Tu vas écrire en grand sur ce morceau de carton :
« J'ai mangé le repas de mes parents ».

Je n'y vois pas malice et lui rend le carton. J'assimile cette punition à un « tu vas copier cinquante fois » du maître à ceux qui ne sont intéressés ni par les bons points ni par les

biscuits. Mais avant qu'il trouve cinquante morceaux de carton aussi grands...

Lorsque je le vois faire un trou dans chaque coin du carton et y passer une ficelle, je me demande ce qu'il trafique. C'est alors qu'il entreprend de me fixer le carton sur le dos :

« Tu vas garder ce carton jusqu'à l'école. Tout le monde saura ce que tu as fait. N'essaie pas de l'enlever ! D'ailleurs, je te suivrai pour m'en assurer. »

Comme d'habitude, Mazef m'attend devant la porte de l'immeuble. J'ai le temps de lui glisser :

« Suis-moi pour que personne ne lise ça ! Gaffe ! Mon pater est derrière. »

Et c'est ainsi que, suivi par mon copain que je fais semblant de vouloir éloigner pour me disculper aux yeux du chasseur qui nous suit à vue, nous arrivons directement dans les toilettes de l'école où Mazef me débarrasse de mon étiquette.

Brave Mazef, il fut tellement heureux de remplacer le peigne noir de sa mère par un autre, en corne blanche veinée d'ocre que, pour le remercier, j'avais *emprunté* au marché.

« *Wasser* »

La deuxième débâcle de mon existence se déroule sous mes yeux ; mais cette fois, il s'agit de celle des Allemands. La barrière étant construite sur une hauteur, nous sommes aux premières loges. Malgré leur couleur vert-de-gris, sensée les fondre dans la végétation, nous distinguons des colonnes de soldats et de chars en contrebas de la colline. Ils reculent vers l'Alsace en tirant des obus, reviennent en tirant des obus et, sous les obus des alliés, repartent en tirant des obus. Ils tombent dru autour de la maison !

L'abri que nous avons creusé à flanc de talus a été pulvérisé. Une providentielle petite couleuvre surgie inopinément, à l'extrême frayeur de la gent féminine le jour de notre installation dans ce qui serait devenu notre tombeau, nous a sauvé la vie. Nous avons alors dû choisir entre deux maux, le moindre : c'est-à-dire la cave et ses vingt centimètres d'inondation quasi permanente par temps de pluie, dont nous avons eu le temps de rehausser le sol à l'aide de rondins. L'habitation est intacte.

En remontant l'eau du puits, je calcule, en comptant large, que nos traditionnels envahisseurs, d'arrière-grands-pères en petits-fils, ne vont pas revenir avant trois dizaines

d'années, intervalles moyens entre les trois dernières guerres. J'espère que celle-ci va bientôt se terminer. Surtout les restrictions. Il me tarde de déguster des glaces, du choc...

« Wasser ! »

Je lâche la manivelle. Le poids du seau plein entraîne la chaîne qui se dévide dans un bruit d'enfer amplifié par les chocs des cercles métalliques contre les pierres de la paroi. Mon Dieu, pourvu que mon père n'ait pas entendu, il m'accuserait de sabotage ! Je me retourne vivement : c'est un soldat allemand ! Il est très jeune, à peine vingt ans. Il transpire abondamment sous l'effet de la chaleur – ou de la peur. La fatigue se lit sur son visage. Je ne peux distinguer la couleur de ses yeux tant ses paupières sont crispées par le soleil et l'attitude qu'il se donne pour m'impressionner : celle d'un homme prêt à tout auquel il ne faut pas résister. La main posée sur l'étui de son pistolet suffit amplement à me convaincre, ceci d'autant plus facilement que je ne suis pas belliqueux au point d'être fou. Fort de cinq années d'occupation, je comprends qu'il veut de l'eau : *wasser, kartoffel, raus, schnell, kaputt*, font partie du vocabulaire que même les vaincus comprennent.

Je suis d'accord pour lui tirer de la *wasser* bien française et bien fraîche. Je commence à remonter le seau. Hélas ! Alerté par le vacarme, mon garde du corps débouche bruyamment de l'angle de la maison. Instantanément, l'Allemand a pivoté et pointé son arme sur lui. S'il ne l'avait entendu venir, il aurait probablement fait feu sous l'effet de la surprise.

« Il veut de l'eau. À son pétard et à sa casquette, c'est un officier. Il est tout jeune et il a l'air plus paumé que méchant.

— Fous-moi le camp ! tonne celui qui a l'habitude d'être obéi en pointant son index vers la forêt.

Je pense qu'il a tort de risquer nos vies pour un peu d'eau. Après tout, ils nous ont bien donné du pain eux, à Belfort, et de la soupe, même si elle n'était pas très appétissante. Et les mégots que je ramassais ? Ils n'étaient pas tous français !

— *Raus !* « traduit-il, au cas où le soldat n'aurait pas compris.

Une phrase de Victor Hugo me traverse l'esprit : « *Donne-lui tout de même à boire, dit mon père* ». Oui, il était bien sympa le père de Victor, le mien par contre... Néanmoins, j'ose suggérer : « On peut tout de même lui donner à boire, ce n'est pas ça qui lui fera gagner la guerre.

— Toi, la ferme. C'est un boche ! Il n'avait qu'à rester chez lui. »

Je me dis que lui, l'Allemand, n'est certainement pas père de quatre gosses, qu'il a été d'office « bon comme la romaine ». Comme d'habitude, je me tais. Sur ses gardes, le soldat s'est placé de façon à nous surveiller plus facilement. Discrètement, en retrait derrière mon père, je fais comprendre au fuyard, qui me sait déjà acquis à son infortune, par des mimiques : boire au goulot, index sur la poitrine puis désignant la forêt, que je lui apporterai de l'eau, qu'insister ne servirait à rien. J'imagine qu'il veut gagner la Suisse et qu'il ne tient pas à laisser de traces : donc pas de risques pour moi. Devant l'obstination du maître des lieux, lequel s'appuie sans doute sur le même raisonnement, l'Allemand, de profil pour mieux nous tenir en joue, se dirige vers le bois et disparaît derrière un talus.

« *Mon père, ce héros* » parti au village acheter sa décade de tabac et raconter son exploit – que personne ne croira –

je dispose de deux bonnes heures pour me consacrer à ma promesse.

En toute hâte, je remplis au puits une gourde de deux litres, « souvenir » de notre débâcle de 1940. Je la dissimule dans une musette et me dirige vers la forêt.

Comment vais-je contacter le jeune Allemand sans l'inquiéter ? Je n'ai pas de plan. Lui en revanche en a un, peut-être deux, bien précis : s'infiltrer au travers des lignes alliées et rejoindre son régiment ou, tout simplement, passer en pays neutre pour éviter les représailles de sa hiérarchie. Quoi qu'il en soit, il n'a sans doute pas de temps à perdre à attendre de l'eau. Pourtant, s'il a pris le risque de se manifester, il doit être assoiffé. Après avoir parcouru quelques centaines de mètres, les mains en portevois, je lance des « *wasser, wasser* ». Essoufflé, je scrute les alentours : non, rien ; rien d'autre que la sensation d'être épié. Peut-être le soldat craint-il que j'aie été suivi. Assis sur une souche, je m'interroge sur l'opportunité de mon action et décide de renoncer.

J'esquisse un demi-tour, mais l'idée me vient de lui abandonner mon eau. Après avoir fixé la gourde à hauteur d'homme, entre deux branches d'un noisetier, fortement déçu, je tente deux derniers « *wasser* » avant de prendre le chemin du retour au pas de course.

Le lendemain matin, précédé de Lisette, mon alibi que j'aiguillonne pour qu'elle ne baguenaude pas trop, je retrouve les noisetiers. La gourde pansue a disparu. À la place, coincée entre deux branches, une boulette de papier vert sur lequel je peux lire ce court message imprimé, et par là même anonyme – quant à l'émetteur et au destinataire – d'adieu et de remerciement : « *Zigaretten* ».

La vieille valise en bois

« C'est à cette heure-ci que tu rentres ?

La voix du père, la trouille du fils.

La vieille valise en bois, préparée la veille, franchit la fenêtre de la cuisine et vole en direction de ma tête que j'ai le réflexe très développé de protéger de mes bras. Elle achève brutalement sa course sur la terre battue.

« Fiche-moi le camp, que je ne te revoie plus ! »

Soucieux d'échapper à la « danse » à laquelle je m'attendais, sans possibilité d'embrasser ceux que j'aime, je m'enfuis comme un voleur, au pas de course, étonné de ne pas être poursuivi.

J'étais bien chez grand-mère Joséphine, mieux que chez moi. En grandissant, l'ayant dépassée de quelques centimètres – ce qui était suffisant pour mériter un peu de considération – nous étions devenus plus proches. Elle avait insisté pour que je reste à déjeuner : « J'ai un rôti de veau au four pour fêter ton départ à la marine, tu ne vas pas me laisser le manger toute seule, non ? »

Craignant de voir s'amenuiser le petit pactole, que j'escomptais et dont j'avais absolument besoin, j'ai

cédé. J'ai dévoré avec gourmandise son succulent rôti, bu exceptionnellement un peu de vin blanc, accepté ses moqueries sur ce drôle de futur marin qui préférerait boire de l'eau, ainsi que ses critiques à mon égard, y compris celles dont je ne pouvais me souvenir.

Le vin blanc et mon vélo, lourdement chargé de victuailles mises dans un grand sac fixé sur mon porte-bagages, m'avaient coupé les jambes pendant les vingt kilomètres du retour.

« Dis-lui qu'il me rapporte les bocaux la prochaine fois qu'il viendra et qu'il ne perde pas les caoutchoucs parce qu'ils coûtent cher. Allez, grouille-toi, il va sans doute t'engueuler, comme d'habitude, mais maintenant tu t'en fous ! »

Cloué par l'appréhension, je m'étais assis sur un tronc d'arbre à proximité de la maison. Conscient de la gravité de ma conduite, je craignais la colère de mon père. Comment avais-je osé passer une grande partie de la journée chez grand-mère alors que je devais quitter la maison ce soir même pour la grande aventure ? La bonne chère et le vin auxquels je n'étais pas accoutumé, un peu d'amour de circonstance et l'appât de quelques billets, d'autant plus précieux que lui ne me donnerait pas un centime, m'avaient fait oublier l'heure du retour.

« Quand il partit pour défendre son drapeau... »

Le vin aidant nous avions entonné ce chant révolutionnaire que je connaissais pour l'avoir entendu maintes fois interprété par Joséphine après des repas bien arrosés. J'avais fanfaronné :

« Moi, c'est pour quatre ans que je pars, pas pour trois. Et puis, on ne viendra pas me chercher sur mon bateau... »

— Bon ça va, n'insiste pas. De toute façon, les militaires sont tous des fainéants et en plus tu es volontaire. Tu n'as pas d'excuses. »

Des excuses ? J'en avais de bonnes, et de tout aussi bonnes de les garder pour moi si je ne voulais pas partir sans le sou.

Maintenant, à la main la vieille valise en bois si petite que j'avais réussi à la remplir avec rien, sans avoir à appuyer sur le couvercle pour enclencher la sauterelle, je suis ici, marchant à travers champs, chaussé de nu-pieds que je n'ai pas eu le loisir de remplacer par mes chaussures du dimanche. Mais qu'importe ! Je lève l'ancre ; et c'est le vent en poupe que je prends le large... dans mes sandales de vent !

De l'orée du bois, un raccourci souvent emprunté pour cause de roues crevées, me conduira au terminus du tramway à Valdoie d'où, enfin assis, j'atteindrai la gare de Belfort. Malgré ce départ mouvementé, je veux garder le moral et je me le fais savoir : « *La victoire en chantant...* »

Dans la poche de poitrine de ma chemise de cow-boy à lacets, le billet de train de Belfort à Colmar remis par la gendarmerie m'apaise. Le bureau de recrutement me donnera celui du grand voyage de Colmar à Bordeaux, via Paris, puis Hourtin, à quelques lieues. J'aurais préféré suivre le Rhône dans le but d'accompagner la Savoureuse jusqu'à la mer, ou d'être accompagné par elle. J'entends déjà le bruit des roues sur les rails, les traîtres *toc-toc* qui m'avaient endormi lors de mon voyage à Voujeaucourt. Je réalise que, cette fois, je n'ai même pas une pomme ni une gourde d'eau. Mais je n'ai pas faim, je me fiche de tout. J'ai la bride sur le cou. Et cette fois c'est vrai !

Adieu Beuyons. Adieu Émile, adieu vieille Suzanne, au revoir à tous les autres : maman Odile, Guillaume, Éliette, Nina, Solange, Carmen – qui acceptera peut-être de me rejoindre plus tard, mais j'en doute, elle pense trop à Paris –, Lisette, Pommée, Rosette, et toi mon Pompon qui tirais sur ta chaîne bien trop solide pour pouvoir me suivre... Je vous quitte pour un vrai pompon ! Rouge celui-là ! Vais-je vous manquer ? Soudain mes yeux s'embuent. Je gagne la liberté, mais je perds tous ceux que j'aime.

Bon, il faut que je me ressaisisse. Je ne vais tout de même pas me lamenter un jour de fête, non ? Une racine à fleur de terre sert de dérivatif à mes pensées : je m'étale sur le bas-côté du sentier en lançant ma valise devant moi pour ne pas tomber dessus. Son deuxième choc de la journée fait sauter la sauterelle. Ma misère se répand sur le sol. Opportuniste, je profite de l'absence de témoins pour pleurer un bon coup et tenter de faire le point avant de me relever. Les péripéties mouvementées qui ont précédé ce départ me reviennent à l'esprit.

Un mois plus tôt, début août, j'avais été convoqué à Colmar afin de subir quelques tests, une visite médicale et signer une promesse d'engagement. Pourvu que je ne sois pas inapte à cause de mes cicatrices de furoncles sur les jambes et mon aspect maigrichon, avais-je redouté ; tant il est vrai que, d'après une expression que je m'étais appliqué à triturer dans tous les sens : « Il ne faut pas tuer l'ours avant d'avoir vendu sa peau ». Ma déception et mon humiliation eussent été immenses de reparaître devant lui et condamné à une peine complémentaire jusqu'à ma majorité !

À mon grand soulagement, le médecin de la caserne Rapp, me déclara « *bon pour le service* ». Je découvris l'existence de l'aviation de la marine – l'aéronavale – par

les affiches en couleur du bureau de recrutement où je fus fort bien informé par le chef, second maître mécanicien de moteurs d'avion. Bien qu'ignorant tout des moteurs, j'avais opté pour cette spécialité. Les bateaux, les avions, le pompon : le summum ! Pendant ces formalités, mon compagnon d'établi à l'école, et de route ce jour-là, m'avait attendu en ville. Nous avons parcouru, à bicyclette, les quatre-vingts kilomètres de route rectiligne séparant Belfort de Colmar. Roger se disait suffisamment sportif pour m'accompagner, mais « pas assez fou » pour s'engager. A posteriori, j'aurais aimé lui démontrer que le plus fou des deux n'était pas forcément celui auquel il pensait. Mais je ne l'ai jamais revu.

Poussés par une légère brise, nous avons atteint Colmar en trois heures, sans nous douter qu'elle allait se transformer en tempête lors de notre retour qui dura sept heures. Luttant contre un violent vent debout, la chaîne de mon vélo s'était cassée. Sans le sou, nous avons dû dénicher un garagiste assez confiant pour la réparer, à crédit, au vu du cachet « *Marine Nationale* » apposé sur mes documents et contre ma signature. Pendant qu'il effectuait la réparation, nous eûmes la bonne idée d'affûter ses tournevis et ses burins à la meule émeri, dans les règles de l'art. L'artisan m'avait rendu ma reconnaissance de dette.

Réconforté par cette petite halte, je remets mon maigre bien en place et referme ma valise. En dépit des mauvais traitements, la sauterelle accepte de se verrouiller. Après avoir taillé une canne bien droite dans un noisetier, nanti de mon bâton de pèlerin tout neuf, je pars à la conquête de la mer de Bibi-Lolo.

« Ton train ne part que dans trois heures, me dit le soleil couchant, sûr de lui, tu as le temps ! » Oui, j'ai le temps ; celui d'improviser le chant de *mon* départ :

« La victoire en chantant *m'a* ouvert la barrière.

La liberté guide *mes* pas.

Et *de l'Est* au Midi, la trompette *du père*

Va sonner l'heure mais *je n'srai plus là*,

Tremblez ennemis de la France.

[...]

Tyrans descendez au cerc... »

J'arrête là ma chanson. La consonance ne me plaît pas.